

Chapitre I

SUIVRE LE CHEMIN DES ROIS MAGES : DE LA BONNE VOLONTÉ À LA CONTEMPLATION

« Or voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : "Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui." » Ces mages sont des hommes de bonne volonté : ils sont en quête de la vérité. Ils ne connaissent pas encore Dieu, mais ils le recherchent confusément. Dieu aime les hommes de bonne volonté, au-delà des conceptions erronées qu'ils peuvent avoir de la vie et de la destinée de l'homme. Il leur envoie sa grâce prévenante pour les guider à Lui à partir de ce qu'ils sont. Dieu fait feu de tout bois. Il fait tout contribuer au bien de ceux qui ont un cœur ouvert (cf. Rm 8, 28). Le roi Hérode, lui, se ferme : la peur de perdre le pouvoir resserre son cœur et l'empêche d'accueillir la Vérité faite petit enfant. Au lieu de se laisser conduire vers Celui qui est venu faire de nous ses « co-héritiers », nous « partager » le Royaume de son Père, il cherche désespérément à contrôler la situation. Nous ne sommes pas faits pour maîtriser par nous-mêmes les choses mais pour les accueillir par la foi de la main du Roi des rois et nous laisser ainsi guider vers la vraie Royauté. Hérode « réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes », bref tous « les sages et les intelligents » (cf. Mt 11, 25). Ils sont aveuglés par l'orgueil intellectuel : ils voient sans voir, comprennent sans comprendre (cf. Mt 13, 13). Au lieu de chercher Dieu lui-même, ils cultivent la connaissance pour la connaissance et finissent par se perdre dans leurs raisonnements. Dans sa soif de garder le pouvoir, Hérode qui a certainement déjà décidé dans son cœur le meurtre de l'Enfant Roi se fait préciser par eux les choses et envoie alors les mages à Bethléem. Ceux-ci se laissent guider. Ils ne voient pas la malice d'Hérode et dans leur innocence ils échappent au mal. « Soyez candides comme les colombes » nous dit Jésus (cf. Mt 10, 16). Mais bientôt, avertis par Dieu lui-même en songe, ils deviendront « prudents comme les serpents ». Ceux qui cherchent vraiment Dieu savent se laisser guider par Lui en tout et ils n'ont rien à craindre des puissances destructrices à l'œuvre dans le monde.

« Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie. » Voici qu'après s'être laissé guider par les événements, les mages bénéficient d'une lumière d'en haut. Cette fois-ci c'est Dieu qui intervient directement pour leur révéler son Fils. À ceux qui persévèrent dans leur recherche de la vérité tout en étant encore très loin de le connaître, Dieu donne des grâces particulières, des grâces de lumière. Ces grâces précèdent la rencontre avec Celui qui « est la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9). La « très grande joie » qu'elles procurent préfigure la joie de la rencontre, plus grande encore. « En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère. » Il y a ici plus que des lumières : il y a

Suivre le chemin des rois mages : de la bonne volonté à la contemplation

le contact direct avec le Verbe fait chair, le contact de notre esprit avec le mystère qui s'offre à nous. Telle est la contemplation véritable pour laquelle nous sommes faits et qui est la base de la vie chrétienne. Cette rencontre avec l'Amour incarné suscite un amour nouveau dans le cœur des mages : ils tombent à genoux et se prosternent devant l'Enfant-Dieu. La contemplation véritable et l'amour véritable ne font qu'un. Le Verbe s'est fait chair pour que nous puissions Le toucher et étant ainsi brûlés par le feu de son Amour, aimer comme Lui-même nous a aimés c'est-à-dire jusqu'à l'offrande totale et désintéressée de notre vie : « Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

EXTRAITS DE L'ENCYCLIQUE *SAUVÉS DANS L'ESPÉRANCE*

« La figure du Christ est interprétée sur les sarcophages antiques surtout au moyen de deux images : celle du philosophe et celle du pasteur. Par philosophie, à l'époque, on n'entendait pas, en général, une discipline académique difficile telle qu'elle se présente aujourd'hui. Le philosophe était plutôt celui qui savait enseigner l'art essentiel : l'art d'être homme de manière droite – l'art de vivre et de mourir. Depuis longtemps déjà, les hommes s'étaient certainement rendu compte qu'une grande partie de ceux qui circulaient comme philosophes, comme maîtres de vie, était seulement des charlatans qui, par leurs paroles, se procuraient de l'argent, tandis qu'ils n'avaient rien à dire sur la vie véritable. On cherchait d'autant plus le vrai philosophe qui saurait indiquer vraiment la voie de la vie. Vers la fin du troisième siècle, nous trouvons pour la première fois à Rome, sur le sarcophage d'un enfant, dans le contexte de la résurrection de Lazare, le Christ comme figure du vrai philosophe qui, dans une main, tient l'Évangile et, dans l'autre, le bâton de voyage du philosophe. Avec son bâton, il est vainqueur de la mort ; l'Évangile apporte la vérité que les philosophes itinérants avaient cherchée en vain. Dans cette image, qui est restée dans l'art des sarcophages durant une longue période, il est évident que les personnes cultivées comme les personnes simples reconnaissaient le Christ: il nous dit qui, en réalité, est l'homme et ce qu'il doit faire pour être vraiment homme. Il nous indique la voie et cette voie est la vérité. Il est lui-même à la fois l'une et l'autre, et donc il est aussi la vie dont nous sommes tous à la recherche. Il indique aussi la voie au delà de la mort; seul celui qui est en mesure de faire ainsi est un vrai maître de vie. La même chose est visible dans l'image du pasteur. Comme dans la représentation du philosophe, l'Église primitive pouvait aussi, dans la figure du pasteur, se rattacher à des modèles existant dans l'art romain. Dans ce dernier, le pasteur était en général l'expression du rêve d'une vie sereine et simple, dont les gens avaient la nostalgie dans la confusion de la grande ville. L'image était alors perçue dans le cadre d'un scénario nouveau qui lui conférait un contenu plus profond: « Le Seigneur est mon berger: je ne manque de rien... Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi » (*Ps* 22[23], 1.4). Le vrai pasteur est Celui qui connaît aussi la voie qui passe par les ravins de la mort; Celui qui marche également avec moi sur la voie de la solitude ultime, où personne ne peut m'accompagner, me guidant pour la traverser : Il a parcouru lui-même cette voie, il est descendu dans le royaume de la mort, il l'a vaincu et il

Suivre le chemin des rois mages : de la bonne volonté à la contemplation

est maintenant revenu pour nous accompagner et pour nous donner la certitude que, avec Lui, on trouve un passage. La conscience qu'existe Celui qui m'accompagne aussi dans la mort et qui, « avec son bâton, me guide et me rassure », de sorte que « je ne crains aucun mal » (*Ps* 22[23], 4), telle était la nouvelle « espérance » qui apparaissait dans la vie des croyants ». (N° 6).

« En ce qui concerne les deux grands thèmes « raison » et « liberté », les questions qui leur sont liées ne peuvent être ici que signalées. Oui, la raison est le grand don de Dieu à l'homme, et la victoire de la raison sur l'irrationalité est aussi un but de la foi chrétienne. Mais quand la raison domine-t-elle vraiment ? Quand s'est-elle détachée de Dieu ? Quand est-elle devenue aveugle pour Dieu ? La raison du pouvoir et du faire est-elle déjà la raison intégrale ? Si, pour être progrès, le progrès a besoin de la croissance morale de l'humanité, alors la raison du pouvoir et du faire doit pareillement, de manière urgente, être intégrée, grâce à l'ouverture de la raison, aux forces salvifiques de la foi, au discernement entre bien et mal. C'est ainsi seulement qu'elle devient une raison vraiment humaine. Elle devient humaine seulement si elle est en mesure d'indiquer la route à la volonté, et elle n'est capable de cela que si elle regarde au-delà d'elle-même. Dans le cas contraire, la situation de l'homme, dans le déséquilibre entre capacité matérielle et manque de jugement du cœur, devient une menace pour lui et pour tout le créé. Ainsi, dans le domaine de la liberté, il faut se rappeler que la liberté humaine requiert toujours le concours de différentes libertés. Ce concours ne peut toutefois pas réussir s'il n'est pas déterminé par un intrinsèque critère de mesure commun, qui est le fondement et le but de notre liberté. Exprimons-le maintenant de manière très simple : l'homme a besoin de Dieu, autrement, il reste privé d'espérance. Étant donné les développements de l'ère moderne, l'affirmation de saint Paul citée au début (*Ép* 2, 12) se révèle très réaliste et tout simplement vraie. Il n'y a cependant pas de doute qu'un « règne de Dieu » réalisé sans Dieu – donc un règne de l'homme seul – finit inévitablement avec « l'issue perverse » de toutes les choses, issue décrite par Kant : nous l'avons vu et nous le voyons toujours de nouveau. Et il n'y a même pas de doute que Dieu entre vraiment dans les choses humaines seulement s'il n'est pas uniquement pensé par nous, mais si Lui-même vient à notre rencontre et nous parle. C'est pourquoi la raison a besoin de la foi pour arriver à être totalement elle-même : raison et foi ont besoin l'une de l'autre pour réaliser leur véritable nature et leur mission. » (N° 23).